

LE DÉSIR D'ENSEIGNER, UN DÉSIR D'ARCHITECTURE



Alain Sarfati

ALAIN SARFATI

LE DÉSIR D'ENSEIGNER, UN DÉSIR D'ARCHITECTURE

Enseigner c'est transmettre ce que l'on a reçu, plus ce que l'on a appris. C'est devenu pour moi un désir d'architecture à faire partager. Susciter un désir d'architecture, c'est beaucoup, c'est un projet ambitieux qui ne se fera pas en restant seul, je veux dire entre architectes détenteurs d'une vérité révélée. Alors, comment associer les architectes, les enseignants, les maîtres d'ouvrages, les amateurs, les critiques, les journalistes, les utilisateurs à un si beau sujet ?

Comment partager un projet si on ne lui donne pas un minimum de contours ? Quoi faire pour que l'architecture devienne une attente, une revendication, une nécessité, une utilité publique ? L'utilité publique est déjà reconnue, elle est piétinée au quotidien.

Le chemin va être long mais il est indispensable de l'emprunter inlassablement. Il faut d'abord revoir notre copie !

Si je souhaite susciter « un désir d'architecture » c'est que celui-ci n'existe pas et peut-être même que le désintérêt pour l'architecture va croissant, si l'on en juge par la place qui lui est faite dans la presse généraliste. C'est vrai que l'architecture est désorientée, prise entre un corporatisme frileux, une maîtrise d'ouvrage éclatée et des entreprises de plus en plus puissantes. On peut en chercher les causes au risque de se désorienter soi-même tant elles sont nombreuses et parfois même lointaines. Le divorce entre les architectes et le grand public est consommé depuis bien longtemps, la profession a confisqué l'architecture au point que chaque architecte ne reconnaît comme architecture que ce qu'il produit. C'est ici que le bât blesse. Ce n'est pas tout à fait vrai, mais presque, puisque pour le reste c'est l'académisme ambiant qui domine, un formalisme convenu. La répétition en architecture, c'est la mort, car avec elle il n'y a plus de désir. Voilà une occasion à ne pas manquer : ouvrir le débat, une controverse sur l'architecture, de quoi sortir du carcan académique pour envisager une vraie modernité.

Je me contenterai d'un constat que je livre de façon crue. Pour que l'architecture parle au plus grand nombre, il faut qu'elle soit enrichie de ville, de logement, d'activité, de vie, d'appropriation, d'inscription symbolique. C'est une nouvelle culture, c'est une nouvelle démarche qu'il faut envisager. Le constat est sans appel, le temps est passé et les vieux démons sont de retour.

L'école des Beaux-Arts formait des architectes dans la seule perspective du Prix de Rome, donc des architectes pour construire des monuments. Le Corbusier a suffisamment combattu cette école pour qu'enfin on comprenne que la réflexion sur le logement, comme celle sur la ville, devait faire partie intégrante de l'architecture, de sa culture. C'est un nouveau regard porté sur la ville, sur les nouvelles technologies, puis sur la nature, qui devrait enrichir le corpus, un regard qui prenne ses distances avec l'oppressante idéologie dominante. Il faut croire que la victoire de Le Corbusier sur les écoles a été de peu

d'effet, puisqu'il faut bien constater que la production architecturale est redevenue conventionnelle, exception faite de quelques musées ou philharmonies suspendues en l'air, dans les nuages. Nous sommes passés d'un académisme à un autre, ce qui n'est guère mieux.

Dans ces conditions, comment susciter l'intérêt ? Une revue d'architecture nous invite à revisiter quatre chefs-d'œuvre de Le Corbusier. Aucune de ces maisons, très belles par ailleurs, n'est habitée, pourquoi ? Il est probable que si l'on apportait une réponse à cette question, on aurait fait un pas vers la solution recherchée, celle de susciter un désir d'architecture. La maison des filateurs d'Ahmedabad, construite par le même Le Corbusier, n'est pas sur l'itinéraire des visites suggérées, et pourtant elle est tellement belle que l'on est pris par le syndrome de Stendhal, ce qui est extrêmement dangereux sur des terrasses dépourvues de garde-corps.

Un académisme a chassé l'autre en oubliant en chemin que « le prince » (à l'origine de la commande) est devenu un homme, une femme, des utilisateurs qui évoluent avec le temps. L'architecture « moderne » a tout simplement oublié l'appropriation en chemin.

Extension, adjonction, déploiement, articulation, inachèvement... ne font pas partie du vocabulaire architectural. Pourtant ce n'est pas faute de parler de contexte. Il faut que l'histoire vienne alimenter la réflexion. L'architecture est aussi une activité artistique mais elle a une singularité, celle de la nécessaire ouverture de « l'œuvre », de l'œuvre ouverte, partagée, partageable dans laquelle l'inscription symbolique a une place. Elle doit être orientée, dirigée, pour donner du sens au projet et que la démarche devienne essentielle.

Aujourd'hui l'architecture est à la traîne des activités artistiques généralement mues par le radicalisme, par la brutalité, la violence qu'elles sont censées dénoncer, par un cynisme qui subit une véritable surenchère. Plus d'attentions, plus d'intentions adressées aux futurs occupants, et l'architecture en sortira enrichie. Encore faut-il oser parler d'enrichissement de l'architecture car cette notion soulève deux sujets, celui du coût et celui du sens. Ce qui coûte cher ce n'est jamais l'architecture même, qui n'est qu'une façon de conduire un projet, une démarche nécessairement initiée par l'économie. Ce qui coûte cher ce sont les porte-à-faux sans raison d'être, c'est d'enfermer des spectateurs dans une boîte à trente mètres de haut, c'est de croire que la seule chose que l'architecture ait à exprimer soit une représentation nécessairement fautive de ce qu'est la construction. Ce qui coûte cher c'est la beauté du « high-tech artisanal », fautive idée de l'industrie, que l'on ne pourra pas entretenir. Ce qui coûte cher c'est une maîtrise d'ouvrage indécise. Ce qui coûte cher c'est l'idéologie qui, par analogie avec l'industrie, voudrait nous faire vivre dans des containers. Beaucoup de fausses bonnes idées, mais surtout ce qui coûte cher c'est l'amnésie, l'incapacité à regarder les erreurs pour éviter de les reproduire. Nous avons une mémoire défaillante, n'ayons pas peur de regarder nos erreurs. Être moderne, c'est se projeter dans un monde fort de son histoire, de sa culture, de ses envies de voir le changement prendre forme. Alors, susciter le désir passe par l'acceptation de la critique, du débat, de la controverse qu'il faut appeler de nos vœux.

Reste une question qui est à peine effleurée, celle du sens. Les activités artistiques contemporaines ont évacué cette question. Face à sa toile, le peintre peut vouloir représenter la violence et la cruauté du monde et nous sensibiliser.

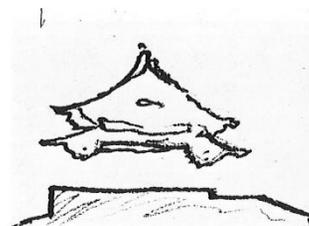
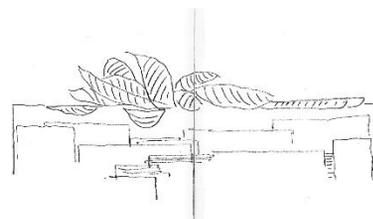
La violence d'une architecture propose des logements dans des cages grillagées, répète à l'envi une fenêtre unique ou encore, au prétexte d'être « mutable », propose sa nudité désorientée... Cette violence-là est tout simplement inacceptable, elle l'est encore moins lorsque l'on nous propose d'en faire un nouveau paradigme de l'architecture. Élever la banalité, le neutre, l'indigence au rang de cinquième saveur, pourquoi pas, mais à condition de pouvoir jouir des autres saveurs. Le neutre seul, l'insipide, est insupportable. Ce qui est encore plus fou c'est de courir après les vieilles chimères, l'analogie avec l'industrie automobile du début du vingtième siècle, une architecture reproductible à partir d'un « modèle ». Ces fausses pistes doivent certainement beaucoup à l'intouchable Bauhaus et un peu à A. Loos, qui en écrivant « Ornement et Crime » milita pour une pureté dénudée et désincarnée.

Il faut sérieusement s'interroger sur l'envahissement de la ville par la nature la plus artificielle, celle qui n'a jamais eu de place dans la ville, et surtout sur nos toitures, nos terrasses végétalisées. Nos façades se couvrent de plantes, quelle que soit l'orientation ou les vents dominants.

La nature vaut mieux que ça. Toutes ces interventions correspondent à une attente réelle de la part du grand public, mais l'architecture, empêtrée dans des représentations de l'économie de la construction et des techniques, a du mal à répondre.

Faire évoluer les sources, sortir de la seule vérité technique, autrement dit se renouveler devient un impératif, une question de corpus à reconstituer. Désir d'architecture, c'est bien de partage qu'il est question.

C'est quoi l'architecture pour vous ? Le Mont Saint Michel, mais encore ? La réponse est loin de la diversité, de la mixité, de la fluidité d'un plan, de l'évolutivité, du charme que l'on perçoit dans un quartier dans lequel les maisons cohabitent avec les immeubles,



JORN UTZON

Etude de jeux des rapports entre les plateformes, scènes de vie et les toitures, ouvrages sécurisants ; un sujet générateur d'une grande force d'expression architecturale.

Sur les exemples de la maison chinoise, maison japonaise et d'un paysage ouvert.

les bureaux avec les logements et les terrasses des cafés, au soleil, pour faire une pose devant une fontaine. Le désir de diversité, c'est celui d'une architecture paysage, d'une autre beauté que celle du monument, du mémorial ou du musée qui ne disent rien de la vie.

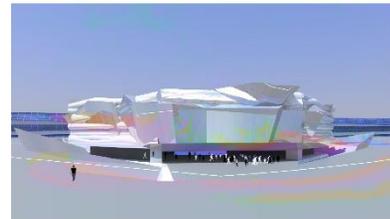
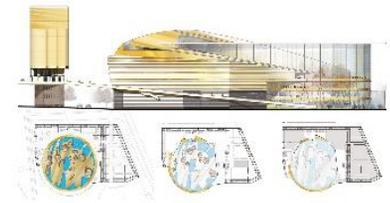
C'est un désir de changement, de variations, de différences, d'appropriation possible, qu'il faut susciter. Autant d'éléments qui ne sont jamais pris en considération, l'architecture étant perçue tout simplement comme une enveloppe et non comme une qualité de l'espace dans lequel on va vivre.

Renouveler le corpus c'est comprendre qu'aujourd'hui l'œuvre de Le Corbusier, comme référence dans les écoles, est insuffisante, même si c'est commode. L'architecture vaut mieux que cinq principes, il est temps de changer. Il est temps de s'interroger sur la nature de ce qui occupe, et parfois inquiète le public chez lequel nous voulons susciter ce « désir », cette émotion. Un imaginaire collectif qui attend de l'architecture qu'elle soit dans le champ de la culture.

Autrement dit c'est quoi cette attente de nature ? Ma réponse est que la nature comme l'architecture jouent un rôle de compensation par rapport à l'envahissement de notre espace par la technique. Alors que c'est derrière le bouclier du « tout technique » que l'architecture se protège, avance. Si Le Corbusier a encore un rôle à jouer dans l'enseignement, c'est précisément par la dimension métaphorique de son œuvre, qui est bien souvent négligée. Il ne s'agit pas de séduire à n'importe quel prix, il s'agit simplement d'entendre la nature de l'attente.

C'est prévisible, le chemin sera encore long, et je me suis gardé de parler de « démarche de conception », il est indispensable de faire cet *aggiornamento*, c'est le sens à donner au désir d'enseignement.

Alain Sarfati, octobre 2018



EERO SAARINEN
Étude de « Wing »

ALAIN SARFATI
Étude pour le Musée d'art moderne à Oslo
Étude pour le Musée de l'espace à Shanghai